

LA PENSÉE FÉMINISTE DANS LES LIEUX DE SAVOIRS

Pratiques d'attention et luttes ordinaires

Joëlle Le Marec

Professeure des universités, Muséum national d'histoire naturelle, Patrimoines locaux, Environnement et Globalisation (PALOC)
joelle.le-marec@mnhn.fr

Eva Sandri

Maîtresse de conférences, université Paul-Valéry Montpellier 3, Laboratoire d'études et de recherches appliquées en sciences sociales (LERASS)
eva.sandri@univ-montp3.fr

Dans cet article, nous partons du genre comme une manière de vivre, enseigner, faire de la recherche, en prenant en compte l'ouverture à ce qui est vécu et fait, et à des savoirs produits, dans des situations où s'éprouvent très concrètement les rapports sociaux. L'enjeu est tout différent de la promotion d'une volonté politique d'égalité au sens classique. C'est donc à partir de l'attention à ces savoirs rendus visibles, par ce que le féminisme a fait à l'épistémologie considérée comme une pragmatique, que nous rendons compte ici de certaines pratiques qu'il est finalement assez peu fréquent de décrire à partir du quotidien vécu par les autrices elles-mêmes. Nous en avons retenu deux: il s'agit du brouillage revendiqué entre des réseaux et sociabilités intra et extra-académiques, la conversation étant alors une pratique quotidienne qui ouvre sans cesse des passages entre les espaces que nous fréquentons, et de l'espace du cours comme lieu de base d'une créativité possible. Dans un second temps, nous traiterons ensemble de ce que font une pratique de l'enquête et un mode d'attention structurés par le *care* à certaines de nos recherches, et notamment, à une vision du public des musées et de la médiation à laquelle nos travaux respectifs nous conduisent.

Mots-clés: féminisme, savoir, université, musée, bibliothèque

In this article, we start from gender as a way of living, teaching and doing research, taking into account the openness to what is lived and done, and to the knowledge produced in situations where social relations are very concretely experienced. The issue is quite different from the promotion of a political will for equality in the classical sense. It is therefore from the point of view of attention to this knowledge made visible, by what feminism has done to epistemology

considered as a pragmatics, that we give an account here of certain practices that it is not very common to describe from the daily experience of the women authors themselves. We have selected two of them: the claimed blurring of intra- and extra-academic networks and sociabilities, with conversation being a daily practice that constantly opens up passages between the spaces we frequent, and the space of the course as a basic place of possible creativity. In a second step, we will discuss together what a practice of enquiry and a mode of attention structured by care do to some of our research, and in particular, to a vision of the museum public and of mediation to which our respective work leads us.

Keywords: feminism, knowledge, university, museum, library

INTRODUCTION

Comment mobiliser les apports d'une perspective genrée dans les sciences, dans le cadre d'une réflexion collective sur les lieux de savoirs? Nous ne parlons pas ici du genre comme une thématique spécialisée, avec son histoire, ses autrices, ses références. Nous le prenons directement à partir de ce qu'ont rendu possible, non seulement la déconstruction et la dénaturalisation de rapports de domination, mais aussi l'intérêt de ce qui est vécu et fait dans des situations ordinaires en relation avec autrui, et l'ouverture qui en résulte pour la question des savoirs. Nous tentons de nous tenir sur un même plan que celles qui ont dû assumer des propositions en décalage avec les normes de scientificité du moment, en comptant sur le partage de ce qui compte avec celles et ceux qui nous lisent, plus que sur la justification de ce que nous choisissons de traiter.

Nous proposons de rendre compte de ce que nous fait l'attention à ce qui est vécu quotidiennement, mais pas uniquement à propos d'espaces sociaux externes à l'université constitués en objets et terrains de recherches planifiées. Nous tentons de relier ce que nous apprenons de nos terrains à ce que nous vivons et faisons en tant qu'enseignantes et chercheuses. L'université est en effet un espace qui n'a rien de spécial sous l'angle de la vie sociale ordinaire. Elle est certes un lieu dédié à la production et à l'enseignement professionnel de savoirs validés scientifiquement, mais elle n'est pas structurée par la volonté d'en assumer et d'en expérimenter la dimension émancipatrice dans son organisation et ses pratiques quotidiennes. Or, une des caractéristiques remarquables de ce qu'une perspective féministe a fait aux sciences, à cause et grâce à la position de subalternité qui a construit des points de vue et des pratiques spécifiques, a été la reconnaissance, puis l'entretien des liens entre les savoirs et leurs conditions d'élaboration depuis des positions ordinaires, dans lesquelles on cherche à faire avec des rapports de domination,

ou bien à les transformer localement¹. C'est pourquoi la perspective du genre a permis de faire des liens entre les savoirs et des pratiques d'entretien ou de réparation quotidiennes, peu visibles et qui n'ont rien de différent selon qu'on se trouve dans ou hors université. Elle a permis également de faire le lien entre des savoirs et des luttes ou résistances, qui, de même, se développent à des niveaux qui relient l'intime et le politique, contre la rationalité managériale ou professionnelle. Ces deux formes d'expériences, qui semblent si éloignées (l'entretien quotidien de ce qui importe et les luttes) s'avèrent reliées sur le plan des savoirs, par ce qu'elles révèlent ensemble du fonctionnement social. Il nous semble nécessaire d'éviter de reconduire une priorité donnée à la perspective du genre telle qu'elle a été progressivement légitimée par la revendication d'un sérieux théorique et de figures légitimantes, pour privilégier, encore et encore, la description de ce qui *importe* en situation, et revendiquer ainsi la reconnaissance de ces pratiques d'élaboration et de partage qui ne cessent de rester mineures dans les faits.

Avant tout, bien évidemment, l'intérêt pour ce qui est vécu et pratiqué en situation de domination est tout différent d'une volonté de rendre compte des inégalités femme/homme pour faire « remonter » des constats dont on espère qu'ils inspireront l'action politique classique, l'État et les détenteurs du pouvoir étant implicitement considérés comme les principaux acteurs de la transformation sociale.

Nous souhaitons plutôt partager et rendre discutables des continuités directes, permanentes, entre ce que nous tentons de faire en tant qu'habitantes des institutions d'enseignement et de recherche, sans les considérer comme étant spécifiquement construites par la normativité scientifique mais

1. On pense ici par exemple aux travaux des éthologues femmes qui ont réinvesti des pratiques attentionnelles et une connaissance produite et éprouvée dans les relations de proximité aux animaux étudiés, étant assignées à des tâches empiriques, et peu encombrées par les questions de légitimité épistémologique puisque si peu concernées par les possibilités de faire carrière. Voir Haraway, D., *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. Routledge: New York and London, 1989. Dans le champ des études de sciences, il faut mentionner la critique du caractère situé des conceptions de la rationalité et de l'objectivité, et la proposition théorique des savoirs situés, avec les travaux de Sandra Harding, "Rethinking Standpoint Epistemology: What is 'Strong Objectivity?'" In Cudd, A. E. and Andreasen R. O. (ed.), *Feminist Theory: A Philosophical Anthology*, Oxford: Blackwell Publishing, 2005. Cette déconstruction de la normativité scientifique mais aussi politique est également un des apports remarquables de Carole Gilligan: comme les éthologues femmes, c'est depuis une position subalterne qu'elle a observé et commenté les travaux du psychologue Kholberg sur l'acquisition des principes moraux chez les enfants filles et garçons, et a tout à la fois dénoncé la normativité scientifique qui justifiait l'invisibilisation de ce que les petites filles et les femmes faisaient et produisaient en situation. Voir Gilligan, C., *In a Different Voice*, Cambridge: Harvard University Press, 1982, traduction française chez Flammarion en 2008. Nous reviendrons plus loin sur l'éthique du *care*, qui est une épistémologie.

au contraire nourries par des engagements, des amitiés, des intérêts, dans et hors de l'université.

Pour ce faire, il nous faut commencer en réfléchissant aux choix énonciatifs dans nos pratiques d'écriture, lorsque celles-ci tentent de restituer les voix et les conversations. Dans le présent article, le « nous » employé représente moins un nous académique qu'un nous qui relie la pensée des deux autrices, Joëlle Le Marec et Eva Sandri. Lorsque le « je » sera employé, on pourra distinguer les positionnements d'Eva (« je » en italique) et de Joëlle (« je » sans italique) à travers ce choix typographique.

RECONSIDÉRER L'INSTITUTION COMME LIEU DE VIE DE SES PROPRES SAVOIRS

Ce que la perspective du genre a fait aux lieux de savoirs, c'est d'y remettre le politique, la responsabilité, l'attention, dans toutes les actions ordinaires qui y structurent la vie sociale. Un lieu de savoirs est un lieu où s'expérimente la portée des savoirs.

Je donnerai une anecdote à ce sujet : les journées du matrimoine, créées par Michel Jeannes, poète, se sont basées sur des collectes de boutons, boîtes à boutons, matériel de couture². Un collègue et ami commentait cette initiative en dénonçant l'association entre couture et femmes, disqualifiante pour ces dernières. Mais les boutons et la couture ne sont pas les signes infamants d'activités subalternes auxquelles les femmes peuvent refuser d'être assignées. Il y a récupération de la portée de ces pratiques peu visibles mais fondamentales, et possibilité de réévaluer, pour toutes et tous, la manière de faire société depuis des positions où il n'y a guère d'autres choix que la couture, la réparation, l'entretien, que ce soit dans les cuisines de nos mères ou dans les tranchées de nos arrière-grands-pères lorsqu'ils étaient si proches de l'enfance encore, et dont les activités ordinaires ont longtemps été masquées.

C'est ce processus qui a transformé les sciences et la recherche ou tout au moins, c'est ce processus qui peut les transformer. La perspective du genre a ainsi non seulement permis une critique radicale de l'épistémologie classique, internaliste (celle qui énonce les normes de production et de validation des savoirs) mais elle a fourni tout ce qu'il fallait, à partir de cette critique, pour reconnaître et produire des savoirs largement plus robustes et intéressants, dans un nouvel espace qui situe la valeur des sciences telles qu'elles sont enseignées et pratiquées à une place non négligeable, mais non hégémonique.

2. Jeannes, M. (dir.), *Filer la métaphore - du bouton aux journées du matrimoine*, Lyon: Fage Éditions, 2010.

Cela a été possible, car les « nouveaux » savoirs existaient déjà, pratiqués depuis longtemps, mais discrets, ignorés, voire masqués. C'est donc à partir de l'attention à ces savoirs rendus visibles, dignifiés par ce que le genre a fait à l'épistémologie considérée comme une pragmatique³, que nous rendons compte ici de certaines pratiques qu'il est finalement assez peu fréquent de décrire, et cela à partir du quotidien vécu par nous-mêmes, autrices de cet article.

Nous en avons retenu deux, importants dans le dialogue qui nous permet de proposer une élaboration commune à partir d'expériences : il s'agit d'une part du brouillage revendiqué entre des réseaux et sociabilités intra et extra-académiques, la conversation étant alors une pratique qui ouvre sans cesse des passages entre ce qui est professionnel et ce qui ne l'est pas, et d'autre part de l'espace du cours universitaire comme base d'une créativité possible.

Nous reviendrons en conclusion sur le lien qui s'est établi entre nos recherches respectives à propos des publics et de la médiation, à partir d'un mode d'attention et de pratiques d'enquête structurés par le *care*⁴, c'est-à-dire une approche à la fois épistémologique et éthique, structurée par le souci d'autrui et l'attention à ce qui importe en situation.

Le *care* permet notamment de revisiter les conceptions de l'enquête et des publics, en portant intérêt à des manières de se tenir et de tenir, discrètement parfois, hors tout enjeu de performance.

Le recouvrement des espaces et sociabilités académiques et extra-académiques : le fil des savoirs

Une des forces de la perspective féministe, aux plans politique et scientifique, est certainement la disparition d'une série de démarcations qui s'inscrivent dans une pensée structurée par ce que Lenclud a décrit comme le Grand Partage⁵.

3. Nous renvoyons ici aux discussions concernant les liens entre pragmatisme, expérience, et féminismes. Voir par exemple Cefaï, D., « Publics, problèmes publics, arènes publiques... Que nous apprend le pragmatisme? », *Questions de communication*, 2016, vol. 30, n° 2, p. 25-64. Dans sa thèse en cours de finalisation, consacrée au congé paternité, genre et problème public, qui sera soutenue en mars 2023, Laura Verquere développe dans sa propre démarche un lien direct entre pragmatique et genre. La pragmatique et la perspective du genre sont transversales à toutes les disciplines de l'enquête en sciences humaines et sociales.

4. Nous renvoyons à nouveau aux travaux de Carole Gilligan et en France, de Sandra Laugier (Laugier, S., « Care, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, 2015, vol. 59, n° 2, 127-152). Pour une brève vulgarisation de la notion, voir Le Marec, Joëlle, « Care », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Repéré à : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/care>.

5. Voir Lenclud, G., *Le grand partage ou la tentation ethnologique*, Dans *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996.

Celui-ci désigne une manière de systématiquement catégoriser les cultures par la distinction entre celles qui sont structurées par la raison adulte et disciplinée et les autres. Cette pensée du partage entre un « nous » incarnant une raison universelle et les autres, peut parfaitement s'appliquer par extension à une manière culturellement située de séparer les groupes en les hiérarchisant, entre ceux qui peuvent penser pour tous, et les autres (les adultes et les enfants, les hommes et les femmes). La critique du Grand Partage est venue de l'intérêt pour ce que faisaient et pensaient les *autres*, c'est-à-dire, par défaut, une partie très importante de l'humanité, et donc, de l'intérêt pour ce qui est vécu, appris, partagé par ces autres définis par défaut. Le Grand Partage, décliné de multiples façons (la pensée adulte contre celle des enfants, le monde civilisé contre le primitif, l'esprit scientifique contre le profane ou l'ordinaire, etc.) a servi à résoudre la contradiction entre la prétention universaliste, et l'existence d'une masse énorme d'êtres et de phénomènes non concernés. Il suffit d'exclure du champ de ce qui est considéré comme *sérieux* et *vrai*, tout ce qui est inférieur, annexe, mineur, insignifiant, etc. La science et la politique ont ainsi mis l'existence d'abstractions produites par la raison, au-dessus d'engagements en situation, lesquels sont parfois considérés comme insignifiants. La sphère du politique comme celle du scientifique est celle des raisonnements et des normes qui doivent s'appliquer pour tous, au besoin par la force, indépendamment des personnes et des situations. Les chercheuses féministes telles que Sandra Laugier (2008, 2009) ont travaillé dans le double champ de la philosophie morale et de la philosophie de la connaissance, pour opérer non seulement la critique, mais le refus pur et simple de la démarcation qui situe le politique et le savoir ailleurs que dans les situations vécues, dans le monde d'une vérité d'un ordre supérieur, qui sert une autre échelle (la nation, la « civilisation », si possible l'humanité tout entière) que celle de l'ordinaire vécu. Or, il n'existe en réalité que des situations vécues, y compris celles qui permettent à des personnes de parler et agir pour toutes les autres⁶. Ce qui est aujourd'hui appelé *objectivité forte* ou *théories des savoirs situés* a été largement élaboré grâce à l'intérêt empirique pour des pratiques apparemment insignifiantes ou ordinaires.

6. Dans ses romans, Éric Vuillard ne cesse de situer les moments où des décisions concernant des millions d'hommes et de femmes, le monde tout entier ont été prises, par quelques individus médiocres dans des salles à manger où ils sont occupés de leur repas, de leurs humeurs, de leur quotidien. Ce n'est pas l'Histoire qui a décidé ce jour-là d'une guerre ou du partage d'un continent.

La force des réseaux d'attachements

Si les réseaux d'attachements épistémologiques et humains sont pour nombre d'entre nous, chercheuses et enseignantes, plus importants que nos rattachements institutionnels, c'est que la perspective du genre nous fait prendre au sérieux ce que nous sentons importer. Elle autorise à considérer ce qui pèse, non pour telle ou telle institution invitante ou partenaire, mais pour une communauté réunie quelque part et qui commence alors à se vivre comme telle, avec plus d'indépendance et plus d'intensité par celles et ceux qui partagent une expérience. Car un des enjeux de la perspective genrée est précisément non pas de reconduire le mode de recherche et d'enseignement existant en y rajoutant de nouveaux thèmes, en faisant apparaître des concepts, des pratiques, des cadres, mais de transformer les milieux dans lesquels on vit et on agit, à commencer par les nôtres. Il s'agit donc de transformer les institutions, non pas pour les « moderniser » ou « innover » (nous rejetons les pièges d'un lexique qui relie directement transformation et innovation), mais pour essayer de récupérer des dimensions, des expériences, des possibilités, actuellement étouffées sous les modes d'organisation souvent coercitifs qui ont colonisé les institutions au nom de l'ordre et de l'efficacité⁷.

Il n'est donc nullement gênant, dans la perspective qui est la nôtre, de mélanger les sociabilités, les enquêtes, les moments de réflexion, sans dissocier les phases de terrain (les moments de prélèvements, les collectes « dans le monde ») et les phases de traitement et d'analyse « au laboratoire ». Tout au contraire, ce choix nous évite de passer sous silence le poids de sociabilités professionnelles qui ne jouent parfois strictement aucun rôle dans la connaissance, voire qui nuisent le questionnement, la conduite d'enquêtes, le débat, l'expression et l'écriture des résultats. Ce choix nous évite également d'invisibiliser le rôle de personnes essentielles pour nos recherches et nos enseignements. Ainsi, le management de la production académique peut contrarier, voire entraver la libre pratique de la recherche, tandis qu'au contraire, les rencontres avec des personnes qui partagent nos questions, nous informent, nous soutiennent, nous contredisent, participent très directement d'une manière de faire de la recherche à partir de ce qui s'élabore ensemble à tout moment⁸.

7. Voir par exemple Bruno, I., « Le temps des “chercheurs-entrepreneurs” : sens et pouvoir du benchmarking dans l’“espace européen de la connaissance” », *Quaderni*, 2009, vol. 69, n° 2, 93-109. Ou Bruno, I., « Éditorial : Ne cherchez plus, innovez ! », *Revue française de socio-économie*, 2013, vol. 11, n° 1, 9-14 ou Coenga-Oliveira, D. et Anctil Avoine, P., « Conformez-vous ! » : les résistances et contestations à la marchandisation du savoir dans l'université néolibérale, *Revista Temas*, 2017, 3(11), 13-27.

8. Javier Lopes Alos, en 2019, dans *Crítica de la razón precaria. La vida intelectual ante la obligación de lo extraordinario*, Madrid, La Catarata, évoque ainsi l'importance des personnes qui partagent la condition précaire pour l'élaboration de ses ouvrages. Une traduction de son ouvrage en français est en cours aux éditions MKF, à paraître en 2023.

Ces personnes, nombreuses, n'apparaissent pas forcément dans les références des travaux universitaires puisque les partages se font rarement sur la base de travaux publiés qui permettraient de les citer. Certaines seront présentes dans notre texte.

Il nous est encore souvent imposé de jouer la comédie d'une séparation des intérêts de connaissance, et dans le même temps, celle d'une attribution de tout ce que nous faisons à des conditions institutionnelles. Mais cette posture peut masquer le service caché d'intérêts de connaissance qui sont ceux de partenaires industriels ou de décideurs appelés « la société », et dans le même temps minorer le fait que la recherche et l'université se soutiennent d'innombrables contributions, et même d'innombrables dons, notamment de celles et ceux qui aident et contribuent aux enquêtes. Pendant de nombreuses années, ce sont des sociabilités, des échanges constants hors université mais aussi à l'intérieur de l'université avec des personnes qui sont avant tout des alliés-es et des ami-es, qui ont nourri ma réflexion sur les liens entre sciences, institutions et soin d'autrui, comme dans les collaborations de longues dates à propos des musées, des publics, de la médiation. Au sein des établissements d'enseignements et de recherches, ce sont les secrétaires et les gestionnaires, la plupart du temps des femmes⁹, avec qui a été élaboré sans cesse ce qu'il était possible de faire pour créer, au jour le jour, les conditions d'une réflexivité institutionnelle. À l'occasion de la réflexion menée sur les savoirs de la précarité, ce sont les habitants du Laboratoire Zéro Déchets à Pantin – (Babou, 2023), qui ont montré ce qu'il était possible de vivre et ont collaboré activement à des rencontres sur la question.

Le rôle des conversations dans la perspective féministe

On peut relier au moins en partie à la perspective féministe un type d'échanges qui participent à la densité et la vitalité des échanges avec des collègues et amies en France ou à l'étranger, et avec les étudiants, particulièrement des doctorantes et doctorants : la conversation.

Ces conversations sont une pratique, un mode de vie, qui ne relève pas de la sphère privée en tant qu'elle serait le dépôt de ce qui serait informel et sans

9. Je pense à Férouze Guittoun à l'ENS de Lyon avec qui l'équipe « Communication Culture et Société » s'est développée, à Ludivine Raimondo pour la communauté de recherche Rhône-Alpes (le cluster Enjeux et représentations des sciences, des technologies et de leurs usages) à Liliane Joigny, gestionnaire du laboratoire GRIPIC, CELSA Sorbonne Université. Une vision très riche des collectifs de recherche, cohérente avec les modes de réflexion propres à la recherche, a été rendue possible, portée par ces collègues et amies, souvent contre des conceptions purement techniques et très appauvries de la science et du fonctionnement social, pourtant légitimes dans l'enseignement supérieur et la recherche.

portée particulière au plan professionnel. Elles relèvent de la vie tout simplement, comme enquête permanente avec autrui, sur ce qui ne peut s'éprouver pleinement que dans un dialogue avec autrui.

Les conversations opèrent de multiples passages, dans les temps et dans les espaces sociaux *a priori* fortement surdéterminés et séparés dans, et par, le travail. C'est le cas par exemple des projets et de leur gestion qui structurent presque entièrement les pratiques d'anticipation et de production, lesquelles ont fortement transformé la recherche et l'enseignement¹⁰. Dans les faits, dans le fil de ce qui est vécu quotidiennement, les projets sont débordés par les temporalités multiples que nous animons par les conversations avec des présents et avec des absents, et par les espaces que nous traversons et relions, par exemple lorsqu'une rencontre transforme un entretien en échange qui déborde sa propre finalité, se déploie dans des lieux privés, au café, dans la rue, bien au-delà des bureaux et du terrain fantasmé comme zone contrôlée. Il arrive que la vie professionnelle nous fasse occuper un très petit nombre de temporalités (elles ont des projets en cours, sur lesquelles on s'entend pour coordonner l'action) et de lieux (fermés à clés, réservés, gérés, distants, contrôlés). Les conversations, qui relèvent de la liberté, même entravée, réparent continuellement ces réductions mortifères des temps et des espaces. La conversation intergénérationnelle est ainsi une extraordinaire manière d'entrelacer et d'animer des passés et des présents multiples.

Ce type de conversation nous rend attentives, scrupuleusement, par respect pour autrui plus que par loyauté à des organisations professionnelles, à des rapports de parentalité, à des obligations d'hériter ou de transmettre, qui activent et mobilisent les différents temps que nous portons. Elle nous rend ainsi directement sensibles aux temporalités institutionnelles, d'une tout autre manière que par le recours à des catégories abstraites supposées structurer les rapports au patrimoine ou à l'archive. Le fait par exemple de converser à propos des événements qui ont changé la perception de ce qui nous est arrivé en tant que chercheuses dans nos vies privées et dans nos carrières, peut enrichir la connaissance des rapports aux institutions non pas comme structures professionnellement gérées mais comme formes qui se transmettent, s'abîment, ré-émergent, se métamorphosent, par la transformation des expériences

10. Parmi les très nombreuses références sur les logiques d'anticipation dans la gestion par projet, voir notamment Piponnier, A., Beyaert-Geslin, A. et Cardoso, S., « Projet et design, nouveaux mots d'ordre, nouveaux slogans de l'action et des pratiques sociales ? », *Communication et organisation*, 2014, 46. Repéré à : <http://journals.openedition.org>. Voir aussi Graber, F. et Giraudeau, M. (dir.), *Les projets. Une histoire politique (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Presses des Mines, 2018 (coll. Sciences sociales).

partagées à leur sujet¹¹. Ainsi, la possibilité de faire entrer dans les échanges les récits des humiliations et des violences liés aux rapports de genre révèle à la fois, et avec une même intensité, la divergence des expériences vécues au même âge dans des décennies différentes, et les proximités vibrantes de sororités historiques oubliées et remobilisées. On pense ici au récit documentaire *Les rivières* de Hua Mei formidable témoin de la pensée féministe et de ce qu'elle fait au cinéma¹².

Dans les savoirs des luttes, la place des conversations est énorme. Il y a inversion des importances entre la parole efficace, la communication gérée en vue d'une production collective, et la parole comme questionnement, comme réajustement permanent, comme inquiétudes du savoir à ré-éprouver en permanence dans des dialogues. C'est ainsi qu'il n'a été possible de comprendre pleinement la pensée de Baudouin Jurdant (2006) sur la dimension dialogique du savoir qu'au cours de longues conversations amicales dans de multiples contextes. C'est cette compréhension qui a rendu nécessaire le rendu d'une réflexion commune sous forme non pas d'un article, tel qu'il était attendu, mais d'un entretien. À l'époque, en 2006, nous pouvions avoir l'impression d'une faiblesse, une certaine auto-minoration, l'entretien étant moins qu'un article. Mais il nous est possible d'assumer aujourd'hui cette auto-minoration comme un choix commandé par la forme de sa pensée et rendu plus légitime par la percée dans le domaine sciences et société des textes féministes. Bien des années plus tard, en 2020, avec Mélodie Faury, nous avons donc imaginé une forme éditoriale qui respecte cette dynamique conversationnelle entre lecteurs (Faury et Le Marec, 2020). Dans son blog, en 2019, Marc Jahjah rend compte à partir d'un poème d'Emily Dickinson de la conversation comme possibilité d'être accueilli par l'autre chez soi (Jahjah, 2019). Nicolas Sauret, quant à lui, part d'un désir, permanent, de donner un caractère structurant aux conversations dans les pratiques savantes dans la propre proposition doctorale soutenue en 2020. La conversation irrigue et tisse nos vies d'enquête et de débat, au quotidien, elle crée les liens, comme lors de la journée d'étude *Lieux de diffusion de savoirs pensés par le genre* à laquelle m'avait invitée Eva Sandri à Montpellier¹³, avec l'apparition de Silvia Fredriksson, que je n'avais rencontrée jusqu'ici que dans les conversations avec Nicolas Sauret.

11. Lors des journées d'étude «Savoirs de la rencontre» coorganisées avec Elsa Tadier les 18 et 19 octobre 2022, plusieurs participantes ont ainsi partagé et commenté des documents personnels, montré des objets, des créations, des images, qui ne figurent jamais dans les articles ni plus généralement dans les écrits universitaires.

12. *Les rivières*, Mai Hua, 2019.

13. Journée d'étude: *Lieux de diffusion de savoirs pensés par le genre*, le 22 avril 2022, Université Paul-Valéry Montpellier 3.

à la main¹⁵. S'y est ajoutée une analyse du corpus documentaire des ressources du collectif. J'ai fait le choix de documenter en priorité les situations extraordinaires (Perec, 1989, Souchier, 2012) afin de résister à la tentation de tenir un discours généraliste et surplombant.

Je commencerai par évoquer quelques éléments de contexte. En douze ans d'enseignement dans trois universités différentes, il m'est arrivé une dizaine de fois que des étudiantes viennent se confier à la fin du cours pour me dire qu'elles avaient été victimes de VSS. Ma formation à l'IUFM ne m'ayant que très peu préparée à réagir face à ces situations, je me contentais de les écouter puis de les rediriger vers les psychologues et infirmier·ères de l'université.

Certains collègues me reprochaient d'accepter ce travail d'écoute, arguant que ce n'était pas à moi mais bien à la médecine préventive de l'université d'écouter les témoignages des étudiantes. Pourtant, cet argument ne prend pas en compte les conditions concrètes de ces témoignages : comment demander à une étudiante de se confier à un soignant qu'elle ne connaît généralement pas, alors qu'elle se sent potentiellement plus à l'aise avec un·e enseignant·e avec qui elle a établi une relation de confiance (rappelons l'accueil suspicieux qui est fait aux victimes de VSS lorsqu'elles souhaitent porter plainte) ?

Depuis mon engagement dans le collectif Nous Toutes 34, je¹⁶ dispose de davantage de ressources (numéros d'urgence, associations et professionnel·les de santé) pour proposer une écoute active à mes étudiantes et pour les diriger vers les interlocuteur·rices adapté·es. La lecture de textes de lois et d'ouvrages scientifiques en études féministes m'a également permis de poser des concepts et des termes juridiques précis sur ce que vivent les victimes (par exemple ne pas employer le terme «abus sexuel» mais plutôt «agression sexuelle»).

15. Je tiens à remercier sororalement tous·tes les membres du collectif Nous Toutes 34 de Montpellier, ainsi que celles du collectif national, sans qui je n'aurais pas pu mener cette enquête exploratoire.

Un immense merci à Luna, Claireline, Marie, Clara, Cécile, Btissam, Lucie, Emy, Juliette, Virginie, Faustine, Caro, Loreline, Maëva, Iseline, Lucie Lu, Poka, Oriane, Ludivine, Anaïs, Camille, Johanna, Loane, Marion, Marie K, Marie G, Océane, Zoé et Clémence. Je remercie chaleureusement toutes mes étudiantes de l'université Paul-Valéry Montpellier 3, de l'Inalco et de l'université d'Avignon. Leurs débats vifs et percutants m'ont permis de mener cette étude bien plus loin que prévu.

16. Se placer dans une réflexion sur les savoirs situés demande nécessairement d'indiquer d'où l'on parle. Ainsi, j'écris cet article depuis ma position de femme blanche, cisgenre, valide, concernée par ces violences (ayant moi-même été victime et témoin de VSS). Pour quelles raisons me suis-je engagée dans ce collectif en 2020 ? D'une part, les chiffres insupportables des VSS parlent d'eux-mêmes : une femme meurt tous les deux jours sous les coups de son conjoint.

Une femme sur deux a déjà subi une violence sexuelle en France. Il me semblait essentiel et nécessaire de s'impliquer. Une autre origine de mon engagement vient également des récits réguliers (de mes étudiantes, de mes amies, de connaissances, d'inconnues, de membres de ma famille, souvent très jeunes) venant me confier les agressions dont elles avaient été victimes. Il m'était devenu insupportable d'être confrontée fréquemment à ces récits sans agir.

À ce propos, l'un des apprentissages principaux de mon engagement féministe a justement été de pouvoir mettre des concepts précis et juridiques sur des événements sexistes : j'identifie par exemple des situations de harcèlement là où *je* voyais par le passé un collègue trop tactile ou entreprenant. *Je* détecte des mécaniques de *mansplaining* là où *je* m'agaçais des chercheurs prolixes qui coupaient la parole aux femmes durant les séminaires de recherche. Et cette possibilité de nommer ces situations, outre le soulagement qu'elle procure, permet aussi de s'en prémunir en les dénonçant ou en portant plainte. Pour citer à la fois Lacan et Camus, si ce qui n'est pas dit n'existe pas, bien nommer les choses peut au contraire apporter plus de justice sociale au monde¹⁷.

Ainsi, ces savoirs féministes m'ont apporté autant un éclairage sur la société qu'une plus grande capacité à défendre les droits des minorités de genre. La construction de ces savoirs dans le collectif Nous Toutes 34 provient essentiellement de deux activités : (1) les conversations et (2) la mise en commun des ressources.

1. Les conversations ont lieu selon différentes modalités allant de la discussion sur le forum en ligne aux réunions mensuelles en présentiel, en passant par les actions (ateliers de sensibilisation au consentement, manifestations, intervention dans les médias, tenue de stand lors de festivals, etc.), au club de lecture au cours duquel des ouvrages féministes sont lus et débattus en groupe.

2. La mise en commun des ressources féministe se fait généralement en ligne à travers plusieurs dispositifs numériques dont un forum Discord et un espace de stockage sur Google Drive. Le dossier : « Accompagnement des victimes » du Drive du collectif contient notamment un « Répertoire des structures et dispositifs d'accompagnement des victimes de VSS ». Il détaille les structures d'accompagnement juridique et psychologique (services publics, structures associatives, etc.), et propose un annuaire de professionnels bienveillants et sensibilisés aux VSS (psychologues, avocats et gynécologues). Ce répertoire réalisé par les bénévoles du collectif est utile pour répondre aux questions des victimes qui nous contactent et qui ont régulièrement reçu un mauvais accueil au commissariat lors de leur plainte. Ce répertoire qui n'existerait pas sans le collectif constitue un outil précieux de médiation documentaire (Dillaerts et Sandri, 2021) et de médiation sociale. Le dossier : « Ressources féministes » propose, quant à lui, une sélection de documents variés portant sur les théories et actions du féminisme (livres, articles, films, documentaires, notes

17. Ici, les mots de Lacan (« Ce qui n'est pas dit n'existe pas ») font écho à ceux de Camus : « Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur de ce monde ».

de conférences et de rencontres, etc.). Enfin, les nombreuses formations proposées par le collectif au niveau national et disponibles sur le site web permettent de développer une expertise tant juridique que psychologique pour la prévention des violences faites aux femmes. On y trouve les formations suivantes : « Éduquer à la non-violence », « Culture du viol », « Histoire des violences sexistes et sexuelles »¹⁸, etc. Comme dans la majorité des collectifs, les échanges de savoirs se prolongent également durant les moments informels et festifs. Ces différents espaces de parole contribuent à créer des liens forts qui se développent dans un *safe space* (espace sûr) où je me sens la plupart du temps confiante et sereine.

De quelle façon l'espace de cours a-t-il été réajusté par cet engagement féministe et par les savoirs glanés sur le chemin ?

Depuis quelques années, j'enseigne à des étudiant·es qui se destinent à une carrière de professeur·e-documentaliste, dans des classes presque entièrement constituées de femmes cisgenres. Dans le cadre de mes enseignements, je suis notamment amenée à aborder les dispositifs de l'Éducation nationale, tel que le plan : *Égalité entre les filles et les garçons* proposé par le gouvernement. Le contenu du cours est simple : comment cet objectif inscrit dans le *Code de l'éducation* peut-il s'appliquer au centre de documentation et d'information (CDI) ?

J'avais initialement prévu une séance de trois heures de cours sur le sujet, afin de présenter les pratiques inclusives et égalitaires dans les trois domaines d'intervention de la·du professeur·e documentaliste : la pédagogie, l'organisation des ressources et l'ouverture culturelle de l'établissement. Suite aux très nombreuses questions et remarques de la part des étudiantes¹⁹, j'ai fait le choix de passer plus de temps que prévu sur ces thématiques et j'y ai finalement consacré deux séances de plus. Les étudiantes faisaient principalement part de leurs expériences en stage et posaient des questions sur la façon de réagir face aux comportements sexistes des élèves de collège et lycée. La discussion avançant, elles m'interrogent sur les réactions à avoir face aux remarques sexistes venant de collègues, d'ami·es ou de membres de leur famille. Je fais le choix de répondre à leurs questions, même si à ce moment-là, j'ai bien conscience que nous sortons de l'espace traditionnel du cours. Mais comment ne pas penser que ces arguments, qu'elles affûtent lors de cette discussion et qu'elles réinvestiront face à des ami·es et des collègues, ne seront pas utiles également pour débattre avec les élèves ? Plusieurs

18. Les formations sont accessibles gratuitement en ligne (en live ou en replay) sur le site du collectif Nous Toutes : <https://www.noustoutes.org/formations-lives/>.

19. Les promotions de Master 1 et 2 étant presque entièrement constituées de femmes cisgenres, j'ai fait le choix du féminin générique.

étudiantes racontent ensuite les comportements sexistes dont elles ont été témoins ou victimes dans des contextes professionnels, universitaires et privés. Elles semblent avoir besoin de partager ces expériences douloureuses. La conversation avec mes étudiantes devient alors un lieu de résistance autant qu'un *safe space* où témoigner des VSS tout en réfléchissant à des ripostes. Le lieu du cours se rend perméable à ce qui est vécu. Pour reprendre les mots de Bruno Latour (2012), les étudiantes expriment ici la vérité de leur mode d'existence.

J'observe en parallèle la construction d'un esprit critique sur les outils de sensibilisation au sexisme lorsque les étudiantes proposent une analyse réflexive des dispositifs mis en place par le gouvernement. Elles jugent par exemple le plan *Égalité entre les filles et les garçons* très binaire, en ce qu'il n'intègre pas les enjeux plus inclusifs liés au genre, tels que la transidentité, la non-binarité et l'intersectionnalité (Crenshaw et Bonis, 2005). Et en effet, des concepts tels que « minorité de genre » ou « personne sexisée » (Drouar, 2021) seraient probablement plus pertinents pour regrouper la diversité des personnes concernées par le sexisme que la seule dualité « fille / garçon ».

À la fin de la séance, lorsque j'indique à mes étudiantes les ressources contre les violences de genre (numéro de téléphone 3919²⁰, *chat* en ligne « Comment on s'aime ? » sur les violences dans le couple²¹, etc.), je sais que je les donne à deux niveaux. En premier lieu pour compléter le cours (pour qu'en tant que futures professeures-documentalistes elles puissent les transmettre aux élèves, au besoin), mais aussi pour qu'elles connaissent elles-mêmes ces ressources, dans le cas où elles ou leurs proches en auraient un jour l'utilité.

Personne dans la classe, ni les étudiantes ni moi, ne sommes dupes de cette double énonciation et les liens qui se nouent dans le cadre des cours n'en sont que plus forts. C'est une relation d'enseignement profondément travaillée par le *care* (Gilligan, 1982 [2008]). En témoigne un geste touchant lors du dernier cours de l'année : les étudiantes m'offrent l'imposant roman graphique *Olympe de Gouges* de Catel et Bocquet, retraçant la vie et les œuvres de la célèbre militante.

20. « Le 3919 Violence Femmes Info constitue le numéro national de référence pour les femmes victimes de violences (conjugales, sexuelles, psychologiques, mariages forcés, mutilations sexuelles, harcèlement...). Il propose une écoute, il informe et il oriente vers des dispositifs d'accompagnement et de prise en charge. Ce numéro garantit l'anonymat des personnes appelantes mais n'est pas un numéro d'urgence comme le 17 par exemple qui permet pour sa part, en cas de danger immédiat, de téléphoner à la police ou la gendarmerie. » Source : <https://www.service-public.fr/particuliers/actualites/A13048>.

21. Le site « Comment on s'aime ? » est un *chat* gratuit, anonyme et sécurisé pour accompagner les femmes victimes de violences. Source : <https://commentonsaime.fr/#startchat>.

J'observe également que le réemploi des connaissances apprises chez Nous Toutes 34 dans ma pratique d'enseignante révèle des logiques de dialogisme et de trivialité (Jeanneret, 2008), où des savoirs acquis dans différents contextes convergent pour répondre aux interrogations situées des étudiantes.

Et en effet, il m'a souvent fallu faire face à des télescopes inédits dans mon expérience d'enseignante. Par exemple, lorsqu'il s'est avéré que l'une de mes étudiantes du Master mention Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), Baya²², était également membre du collectif Nous Toutes 34. *J'ai alors appris à négocier cette double relation, à la fois pédagogique et militante, avec des zones évidentes de convergence lors de mes séances de cours portant sur les discriminations sexistes.*

L'exemple suivant est plus flagrant encore, dans le sens où il m'a placé dans un parallélisme étonnant entre ma position d'enseignante et de militante. Dans un établissement où j'ai enseigné par le passé, j'ai été victime et témoin de harcèlement (sexiste et moral) de la part d'un collègue. *J'ai alors passé quelque temps en arrêt maladie²³. À la même période, l'une de mes étudiantes, Mona, a été hospitalisée suite à une agression sexuelle dont elle avait été victime. J'allais la voir à l'hôpital pour lui apporter les cours à rattraper, tout en discutant avec elle de son futur retour en classe. Je me retrouvais alors face à un jeu de miroirs vertigineux où mes journées étaient essentiellement consacrées à gérer les conséquences des violences sexistes qui interféraient dans la vie de Mona comme dans la mienne.*

Dans la même université, je passais d'un rendez-vous avec la médecine du travail (pour dénoncer le harcèlement que je subissais) à un entretien avec la cellule handicap (pour permettre à Mona de reprendre ses cours plus sereinement après son agression). *Je croulais sous la charge mentale et émotionnelle que demandait ce double processus de réparation.*

Cette convergence de situations de lutte et de *care* a forcément réajusté la relation envers mes étudiantes, tout en ébranlant ma vision idéalisée de la neutralité de l'enseignant. *Je voyais s'effriter peu à peu le mythe de l'objectivité. Et sous les décombres, apparaissaient nettement des approches davantage situées et incarnées, dont la justesse des analyses a ranimé et égayé mon attrait pour les sciences humaines et sociales. Toutefois, dans les milieux académique comme culturel, force est de constater que la pensée universaliste du Grand Partage persiste à négliger l'intérêt empirique pour l'ordinaire.*

22. Les prénoms des étudiantes ont été changés.

23. Le témoignage détaillé de cette situation professionnelle est disponible ci-après : « Ce qui ne me sera pas rendu : l'infraordinaire d'un burn-out dû au harcèlement moral et sexiste à l'université ». Repéré à : <https://theseantithesefoutaises.wordpress.com/2018/07/11/ce-qui-ne-me-sera-pas-rendu-linfraordinaire-dun-burn-out-du-au-harcèlement-moral-et-sexiste-a-luniversite/>.

Ce faisant, elle disqualifie toute tentative d'accueillir et de faire connaître la voix des personnes concernées.

CONCLUSION

In fine, l'engagement dans ce collectif féministe et les cours qui ont suivi ont permis d'associer différents types de savoirs : savoirs académiques en études de genre, savoirs situés (Haraway, 2007 [1984]) et savoirs associatifs. Cela a également été l'occasion de repenser la frontière perméable entre les objets d'étude socialement acceptés par le monde académique et les objets d'étude jugés militants, souvent dépréciés (bien que les études de genre et les études féministes se soient institutionnalisées et aient pris davantage de place depuis plusieurs années). Or, c'est justement cette perméabilité des savoirs académiques et des savoirs associatifs qui ont considérablement enrichi mon expertise sur ces sujets. Elles m'ont amenée vers des façons d'enseigner plus réflexives, traversées par le *care* (Laugier, 2009; Le Marec, 2020), dans un espace de cours réajusté à hauteur de ce que vivent les étudiantes et de ce qui importe.

Dans l'espace académique, se joue alors d'une part l'intégration de conversations, jugées « anodines », comme autant de dispositifs déterminants dans l'organisation du travail et l'acquisition de nouveaux savoirs. D'autre part, dans le cadre des cours, l'usage des savoirs et savoir-faire féministes dans le partage permis par les conversations libres avec les étudiantes, montre une contestation de la séparation classique et illusoire entre espaces privé et professionnel, détachement et implication personnelle.

Au demeurant, cette étude n'est évidemment pas dénuée de limites méthodologiques. Dans le cadre de ces cours, j'ai bien conscience de faire face à une majorité d'étudiantes qui forment un groupe socialement homogène. J'aimerais par la suite aborder en classe les différentes catégories perçues comme « neutres », telles que la blancheur, le fait d'être valide, cisgenre ou d'appartenir à la culture majoritaire française (Cervulle et Quemener, 2014; Cervulle, 2012). Cela permettrait d'approfondir l'étude des discriminations de façon plus intersectionnelle, décentrée et inclusive.

UNE VOLONTÉ COMMUNE DE S'INTÉRESSER AU PUBLIC : FAIRE PLACE

Percevoir les phénomènes d'auto-minoration

Nos trajectoires, la manière dont nous avons organisé les perméabilités entre espaces professionnels et enjeux de vie en commun avec nos interlocutrices et interlocuteurs multiples (allié-es, personnes concernées étudiant-es), nous ont permis de *reconnaître* des fortes proximités dans les enjeux de nos recherches sur le public et la médiation dans les musées et lieux culturels. Il s'agit pour nous non pas de nous intéresser avant tout à ce qui se fabrique et à ce qui s'affirme (des identités, des revendications, des positions) mais à ce qui se tait, à ce qui fait place, à ce qui rend possible (Le Gallo et Millette, 2019).

Il est très difficile de repérer une posture d'écoute discrète, voire un effacement consenti. Rien n'apparaît, du point de vue de l'enquête conçue comme collecte d'événements observables, des pratiques qui consistent, non à marquer son identité dans un discours, mais à faire place à quelque chose, à collaborer activement, par la confiance investie dans l'institution, à la décence et à la qualité politique de celle-ci.

Pendant les années 1990, 2000 et même au-delà, je n'ai pas mobilisé le prisme du genre. J'ai compris un fonctionnement caché de l'institution par les enquêtes, ou plus précisément par les rencontres avec des membres du public à l'occasion d'enquêtes auprès des visiteurs. J'ai réalisé à quel point la possibilité de mener des études donnait un pouvoir aux professionnels, dans la mesure où les membres du public assument une posture d'effacement et d'auto-minoration (on est là non pour s'exprimer et revendiquer mais pour se prêter à quelque chose qui a été préparé et agencé pour vous). Les personnes qui font le public prennent donc le risque que cette condition infra-politique, qui consiste à faire activement confiance, ne soit ni saisie ni comprise par des méthodes d'enquête classiques (Ollivier et Tremblay, 2000). Celles-ci répondent en effet à des normes d'objectivité qui embarquent des conceptions implicites du fonctionnement social fondé sur la défense d'intérêts propres (Le Marec, 2005). Ces conceptions excluent la sensibilité des chercheurs à ce type de phénomène d'effacement de soi et de confiance²⁴, puisqu'elles valorisent tout au contraire la posture d'affirmation de sa propre identité, d'usage

24. Notons tout de même le développement actuel de protocoles éthiques élaborés notamment dans les universités canadiennes afin d'éviter ces situations. Source : Éthique de la recherche avec des êtres humains (Énoncé de politique des trois conseils (EPTC) 2 - 2018). Repéré à : https://ethics.gc.ca/fra/policy-politique_tcps2-eptc2_2018.html.

de ce qui est à disposition, et de production de quelque chose de tangible: le bon public est un public actif qui consomme, s'exprime, produit, diffuse.

Il a donc été difficile de faire valoir des résultats à propos du fonctionnement institutionnel, compris et ressenti avec des méthodes qui nécessitaient pour être reconnues comme valides, un travail énorme d'affût de traces de ce qui pourtant est là, devant nous, directement accessible dès le tout premier entretien (Rentschler, 2019)²⁵. Une certaine indignité des recherches sur les publics, une maltraitance du phénomène dans la sphère académique et la sphère professionnelle, est liée selon nous à cette subalternité consentie, nécessaire au fonctionnement institutionnel, et qui oblige au plus grand respect, mais qui rend possible, voire appelle une certaine désinvolture, voire une certaine violence de la part de ceux qui gèrent et racontent la relation au public.

Le phénomène du public a été traversé par l'éclatante perspective du *care* à partir des années 2000. C'est en effet l'éthique du *care* qui a éclairé la valeur politique des pratiques d'auto-minoration, chez le public et chez... les chercheuses enquêtrices (*Ibid.*, 2019).

J'ai perçu rapidement le caractère ambigu des apologies de la créativité et de l'intelligence des visiteurs. La célébration condescendante des mérites des publics créatifs ressemble à bien des égards à un type d'hommage, devenu insupportable, rendu à l'intelligence et aux capacités des femmes. De ce point de vue, les travaux d'Eva Sandri sur les pratiques discrètes (2020) opèrent une rupture, car ils introduisent non pas l'idée qu'il s'agirait d'un contrepoint ou d'une marge, mais questionnent directement les réflexes et les intérêts des observateurs et ses liens avec les acteurs-producteurs de dispositifs de médiation.

Les pratiques de l'attention : écouter les visiteurs discrets

De fait, on observe depuis les vingt dernières années une injonction croissante à des visites muséales uniformisées qui impliquent la participation et la créativité du public et l'utilisation de dispositifs numériques (Sandri, 2016a; 2016b). Le modèle gestionnaire du musée (Davallon, 1992; Le Marec, 2007) mène alors à une homogénéisation des pratiques de visite et encourage la formation implicite d'un visiteur modèle (Davallon, 2000) à l'instar du lecteur modèle d'Eco (1979). Le portrait-robot de ce visiteur modèle répondant à toutes ces injonctions serait un visiteur qui participe activement aux dispositifs proposés par

25. Voir Laugier, S. « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2009, vol. 37-38, n° 2-3, p. 80-88: « L'éthique du *care* appelle notre attention sur ce qui est juste sous nos yeux, mais que nous ne voyons pas, par manque d'attention tout simplement, ou mépris ».

le musée, qui partage volontiers les souvenirs de sa visite sur les plateformes socio-numériques et qui apprécie l'utilisation de dispositifs technologiques innovants, si possible ludiques et scénarisés. L'acquisition par le musée de supports numériques (réalité virtuelle, applications ludiques) agirait sur lui comme un élément attractif dans sa motivation pour se rendre dans le lieu d'exposition (Appiotti et Sandri, 2020). *In fine*, l'évaluation de ses pratiques ne consisterait qu'à comptabiliser ses usages participatifs à travers ses traces de l'expérience de visite (tweet, selfie, etc.).

Cependant, dans le même temps, on note peu à peu la prise en compte croissante des pratiques de visite infraordinaires (Perec, 1989 ; Souchier, 2012 ; Jutant, 2019), telles que les visites considérées comme discrètes et passives. C'est le cas des documents à destination des publics qui laissent la place à la discrétion et à l'intériorité, tels que le carnet « Les dix droits du petit visiteur » de l'association Môm'Art, les désormais célèbres « Dix droits du lecteur » que l'on doit à l'écrivain Daniel Pennac (1992), ainsi que les « Droits du spectateur » de la scène nationale d'Alès (Le Cratère²⁶). Ces discours qui viennent de contextes différents (associatifs, artistiques et institutionnels) font exister le visiteur attentif en lui laissant une place dans la diversité des pratiques de visite.

Ce constat interroge alors le biais qui sous-tend les enquêtes actuelles sur la médiation culturelle au musée, plus enclines à s'intéresser aux dispositifs qui valorisent les échanges et l'expression (réseaux sociaux, outils participatifs) qu'aux visites solitaires et silencieuses (Sandri, 2016b). En s'intéressant surtout aux dispositifs participatifs, ces enquêtes ne font pas qu'occulter les pratiques de visite considérées comme passives, elles les délégitiment également sur le plan symbolique. Les points de vue et les demandes de ces publics semblent également moins pris en compte par les institutions.

Les critères d'analyse classiques lors de l'étude des publics dans des espaces culturel et muséal semblent alors tributaires d'une appréhension viriliste qui passe à côté de signaux réputés faibles et pourtant largement significatifs.

Et pourtant, la visite rêveuse et flâneuse donne à voir une « éducation de la sensibilité » (Laugier, 2008 : 180), c'est-à-dire une écoute de ce qui est important pour soi dans les expériences de la vie ordinaire. La visite peut être considérée comme une activité pouvant potentiellement être silencieuse et introspective, sans qu'une étude de réception ou d'impact ne

26. Il ne s'agit pas de citer de manière exhaustive tous les dispositifs permettant d'accueillir la diversité des pratiques de visite, mais d'observer à travers ces trois exemples des discours qui vont à contre-courant de l'imaginaire actuel du visiteur modèle (Davallon, 2000), connecté et partageur.

vienne obligatoirement vérifier les connaissances acquises par le visiteur, dans une logique de retour sur investissement ou de rentabilité.

Valoriser la richesse de ces expériences perceptives (dans les questionnaires et guides d'entretien) permettrait alors au visiteur de musée de continuer de développer une relation de confiance avec l'institution, au sens où : « la confiance consiste à découvrir en soi [...] la capacité à avoir une expérience, à faire l'expérience de ce qu'on connaît ou croit connaître, et à exprimer et décrire cette expérience ordinaire. » (Laugier, 2008 : 178)

Ces pistes alternatives et plus inclusives permettant de mener des enquêtes favorisant l'écoute des personnes concernées, constitueraient une façon de se décentrer et de prendre soin des publics en réhabilitant la diversité des comportements possibles lors des pratiques culturelles.

CONCLUSION

La rencontre entre l'étude des lieux de savoir et la perspective féministe s'opère donc d'au moins deux manières différentes dans nos parcours respectifs :

- au plan plutôt « cognitif », la pensée féministe a transformé les conceptions de l'objectivité. Elles ont fait jonction avec le pragmatisme et le parti pris de l'enquête dans les sciences anthropo-sociales. Elle nous permet, dans nos pratiques, dans nos conversations, dans nos analyses, d'assumer pleinement la légitimité, les savoirs de l'enquête, et de déployer celle-ci à tout moment hors des cadres administratifs et professionnels, hors des temps et place de la recherche normée, dans nos espaces de réflexion et dans nos cours ;
- au plan plutôt « politique », elle signifie la fin du partage entre les principes de la vie publique et les arrangements domestiques privés, la politisation de n'importe quelle pratique qui intervient dans la fabrique ou l'altération du monde social et dans l'entretien d'un bien commun dans la vie des liens et des savoirs.

Dans le cas de nos pratiques et de nos travaux respectifs, cette double perspective ne se traduit pas par des positions critiques de déconstruction des rapports de domination, ni par la promotion de luttes dans les espaces de décision tels qu'ils sont actuellement structurés et pratiqués.

En premier lieu, elle prend la forme, d'une part de multiples libertés prises avec les cadres qui structurent l'activité d'enseignement et de recherche, pour les ouvrir et les relier à des temps et des espaces sociaux multiples, où des luttes se mènent à tous niveaux, et particulièrement face à ce qui advient quotidiennement.

En second lieu, elle met l'accent sur des phénomènes ordinaires et discrets (Certeau, 1980), non pas pour les découvrir, ou les valoriser, mais pour explorer sérieusement la dimension politique de la discrétion dans la vie sociale.

Les pratiques discrètes des publics, qui adhèrent et font confiance, au cœur d'institutions qui semblent proches des pouvoirs (musées, bibliothèques), ne semblent guère propices à l'entretien des imaginaires politiques des luttes et résistances.

Mais c'est le lien entre les rapports de confiance qui animent la connaissance partagée de ce qui nous arrive (avec nos alliés ou nos étudiant·es) et les rapports de confiance obstinément entretenus par les publics, qui ouvre une perspective nouvelle pour nous. Il nous faut en effet prendre au sérieux la possibilité de faire autre chose que de créer de nouveaux récits à partir de phénomènes jusqu'ici ignorés ou exclus du spectre de ce qui est signalé à l'attention des historiens. Nous avons intérêt à récupérer un pan d'expérience, caché, abîmé, ténu, décentré : celui de la condition de public d'institutions du savoir lorsqu'elles sont aussi des institutions de soin.

L'attention portée à ce phénomène permet de discriminer des choix et des évolutions en cours dans les institutions du savoir : quels sont, au sein de ces institutions, les espaces d'expression et d'expansion de ce que fait l'absence des normes virilistes, et de ce que fait la pensée féministe.

BIBLIOGRAPHIE

Appiotti, S. et Sandri, E. (2020). Innovez ! Participez ! Interroger la relation entre musée et numérique au travers des injonctions adressées aux professionnels. *Culture & Musées*, n° 35, p. 25-48. DOI : <https://doi.org/10.4000/culturemusees.4383>.

Babou, I. (2023). *L'écologie aux marges. Vivre et créer dans les ruines du capitalisme*. Paris : Eterotopia éditions (coll. Parcours).

Baudouin, J. (2006). Écriture, réflexivité, scientificité. *Sciences de la société*, n° 67, p. 131-143.

Cervulle, M. (2012). La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation. *Cahiers du Genre*, n° 2 (53), p. 37-54. Repéré à : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-37.htm>

Cervulle, M. et Quemener, N. (2014). Genre, race et médias : divergences et convergences méthodologiques dans les sciences de l'information et de la communication. Dans Bourdeloie, H. et Douyère, D. (dir.), *Méthodes de recherche sur l'information et la communication : regards croisés* (p. 79-97). Paris : Mare & Martin (coll. Media critic).

Crenshaw, K. et Bonis, O. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*,

vol. 39, n° 2, p. 51-82. Repéré à : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-51.htm>.

Davallon, J. (1992). Le musée est-il vraiment un média ? *Publics & Musées*, n° 2, p. 99-123. DOI : <https://doi.org/10.3406/pumus.1992.1017>.

Davallon, J. (2000). *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*. Paris : L'Harmattan (coll. Communication et civilisation).

De Certeau, M. (1980). *L'invention du quotidien*. Vol. 1 : *Arts de faire*. Paris : Gallimard.

Dillaerts, H. et Sandri, E. (à paraître en 2023). *L'élasticité sémantique du concept de médiation : porosité des domaines culturel et documentaire*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée (coll. Regards SIC).

Eco, U. (1979). *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset.

Drouar, J. (2021). *Sortir de l'hétérosexualité*. Paris : Éditions Binge Audio (coll. Sur la table).

Faury, M. et Le Marec, J. (éd.). (2020). *Le métier à penser : tisser des textes avec Baudouin Jurdant*. Paris : Éditions des archives contemporaines.

Gilligan, C. (1982). *Une voix différente. Pour une éthique du care*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Kwiatek, A. et Nurock V. Paris : Flammarion (coll. Champs).

Haraway, D. (2007 [1984]). *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, trad. de l'anglais par Magnan, N. Paris : Exils éditeurs (coll. Essais).

Jahjah, M. (2019). *L'annotation comme « conversation » : qu'est-ce qu'une conversation ?* Carnet de recherche en ligne.

Jeanneret, Y. (2008). *Penser la trivialité*, Vol. 1 : *la vie triviale des êtres culturels*. Paris : Hermès Science Publications-Lavoisier (coll. Communication, médiation et construits sociaux).

Jutant, C. (2019). « Vouloir faire participer les publics à tout prix, n'est-ce pas un peu louche ? », *Intervention pour l'Observatoire des publics de Grenoble*. Repéré à : <https://www.facebook.com/OPCCulture/videos/vouloir-faire-participer-les-publics-%C3%A0-tout-prix-nest-ce-pas-un-peu-louche-camil/2102297406734032/>

Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des Modernes*. Paris : La Découverte.

Laugier, S. (2008). L'ordinaire transatlantique : de Concord à Chicago, en passant par Oxford. *L'Homme*, p. 187-188. DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29239>.

Laugier, S. et Molinier, P. (2009). Politiques du care. *Multitudes*, n° 37-38, p. 74-75. DOI : <https://doi.org/10.3917/mult.037.0074>.

Le Gallo, S. et Millette, M. (2019). Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles : décentrer la notion d'allié-e pour prendre en compte les personnes concernées. *Genre, sexualité & société*, n° 22. DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.6006>.

Le Marec, J. (2005). Ignorance ou confiance : le public dans l'enquête, au musée et face à la recherche. Dans Pailliant, I. (éd.), *La publicisation de la science : exposer, communiquer, débattre, publier, vulgariser*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

Le Marec, J. (2007). *Publics et musées. La confiance éprouvée*. Paris : L'Harmattan (coll. Communication et civilisation).

Le Marec, J. (2020). Care. *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Repéré à : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/care>

Ollivier, M. et Tremblay, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris : L'Harmattan (coll. Outils de recherche).

Pennac, D. (1992). *Comme un roman*. Paris : Gallimard.

Perec, G. (1989). *L'infraordinaire*. Seuil : Paris.

Rentschler, C. (2019). Making culture and doing feminism. In Oren, T. and Press, A. (ed.), *The Routledge Handbook of Contemporary Feminism* (p. 127-147). New York: Routledge.

Sandri, E. (2016a). Les ajustements des professionnels de la médiation au musée face aux enjeux de la culture numérique. *Études de Communication*, n° 46, p. 71-86. DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.6557>.

Sandri, E. (2016b). *L'imaginaire des dispositifs numériques pour la médiation au musée d'ethnographie*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication. Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse / Université du Québec à Montréal.

Sandri, E. (2020). Les pratiques de visite discrètes : impensés de la médiation culturelle et souci du public. Dans Le Marec, J. & Maczek, E. (dir.), *Le souci du public*. Dijon : Office de coopération et d'information muséales (coll. Les dossiers de l'OCIM).

Sauret, N. (2020). *De la revue au collectif : la conversation comme dispositif d'éditorialisation des communautés savantes en lettres et sciences humaines*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication. Repéré à : <https://these.nicolassauret.net/>

Souchier, E. (2012). La mémoire de l'oubli : éloge de l'aliénation. Pour une poétique de « l'infra-ordinaire ». *Communication & Langages*, n° 172. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0336150012002013>.